

Otilia Carmen Cojan¹

La problématique de la mort dans l'oeuvre de Jacques Chessex

Abstract: Whether in philosophy, science of religion or literature, the issue of death is still a topic of interest nowadays for its depth and the multitude of meanings and interpretations attributed to it. Regarded as a fact of life, as a challenge of life or as an end envisaged since birth, death seems to hold that human existence is just a mere preamble to it. Philosophers and writers such as Confucius, Henri Bergson, Martin Heidegger, Jean Paul Sartre, John Milton, or painters like Paul Gauguin, Johann Heinrich Füssli, and Hieronymus Bosch have given many representations of death while showing different views regarding this issue.

For the Swiss Romand writer Jacques Chessex (1934-2009) death represents the loss of the limits imposed by the existence, even a possibility of being out of time, out of regret, remembrance and memory, the end of an imperfect period which is life, the passage towards the Infinite. Death is seen as absence and according to an idea borrowed from Jankélévitch it represents the infinite void of eternity. But this absence is not the source of fear, but it rather brings the serenity of the mind / spirit.

The pain in death is in fact the suffering of others, all who remain alive, must accept the loss of loved ones, becoming accustomed to the situation. There is also in Jacques Chessex's works an attitude of rebellion, but it is quickly drowned out by the consciousness of the original sin that casts man into the arms of fate. A special case is that of suicide which in the vision of the writer constitutes the only moment when man has the possibility to control his life, even if only for a few seconds.

Key words: Swiss literature, Jacques Chessex, death, suicide

Du point de vue thématique, la mort représente dans l'oeuvre de Jacques Chessex un des piliers principaux autour desquels se construit toute sa littérature. Sa théorie personnelle à l'égard de la mort, qui considère la vie en tant que parenthèse et qui attribue à la fin de l'existence un rôle libérateur, donne naissance, dans le champ de ses écrits, à des personnages qui réfléchissent à ce sujet ou qui sont en proie à des troubles de conscience provoqués par l'attente de la mort. Avoir la conscience de l'immanence de la mort représente pour l'écrivain et pour ses personnages le plus lourd fardeau à porter. Les réflexions d'ordre philosophique sur la mort se mêlent à des sentiments de révolte éprouvés par le narrateur, qui se confond parfois avec l'auteur, et par les personnages qu'il crée. « L'oeuvre de Chessex, comme celle de beaucoup de ses contemporains et d'écrivains depuis Baudelaire, se construit sur le *manque* et sur la *discordance*. » (Jaton, 144) Ce manque provient du traumatisme souffert par l'écrivain après le suicide de son père et se traduit au niveau de l'existence fictionnelle de ses personnages par un désir incessant de

¹ Universitatea Alexandru Ioan Cuza, Iași, Romania

remplir le vide existentiel, par la quête perpétuelle d'une individualité perdue, par le besoin de sortir de soi-même et d'échapper à une existence imparfaite, mesurable, trop étroite par rapport aux dimensions de l'esprit. La discordance est à identifier au niveau de la tentative de concilier deux contraires : la vie et la mort. Situés entre ces deux extrêmes les personnages chessexiens se donnent du mal à maîtriser un destin aveugle qui les guide vers l'inconnu. Un inconnu qui prend la forme d'un au-delà mystérieux dont l'écrivain et ses personnages doutent maintes fois mais qui les attire en même temps de façon irrémédiable. La mort est présente dans les romans, dans les essais, chroniques et œuvres autobiographiques de Jacques Chessex mais ne représente pas toujours « une dissolution triste » (Jaton, 150). Elle est là tout simplement, comme un phénomène naturel, et illustre le mythe de l'éternel retour : l'être humain va mourir pour renaître peut-être un jour et donc « le passé n'est que la préfiguration du futur » (Eliade, 107). Strictement liés à la problématique de la mort sont d'autres thèmes essentiels chez Chessex tels, la divinité et l'érotisme. L'écrivain affirme d'ailleurs que ces trois aspects thématiques sont fondamentaux pour son œuvre :

« Très tôt, je me suis dit que la grande affaire de notre vie, c'est l'amour, c'est la mort (parfois la relation entre les deux), et c'est Dieu. Qu'il existe, ou qu'on le perçoive en creux. Cette espèce de trinité – Dieu, l'amour, la mort, ou selon un autre ordre, l'amour, la mort et Dieu – représente pour moi un tout, dans lequel se fond et se prolonge la littérature que j'écris. » (Bridel, 92)

Dans *Carabas*, œuvre considérée par la critique en tant que récit autobiographique, l'écrivain parle de l'impuissance de l'être humain face à la mort qui est envisagée comme la conséquence inévitable du péché originaire, et avoue avoir eu maintes fois la conscience de la fin. L'existence humaine équivaut à une attente de la mort et la révolte de l'homme est inutile car dernièrement c'est toujours vers la mort que le destin l'emmènera :

« Souviens-toi de mourir. [...] Ah tu te révoltes ? Tu cries ta haine de ce destin de cloporte ? Ferme ta gueule et prépare-toi ! Obéis ! Boucle ta valise ! Sois prêt, que la mort ne te trouve pas désemparé » (Chessex, 1971, 215)

L'être humain vit chaque jour dans l'exaspération de la mort, parce qu'il se souvient sans cesse qu'au bout de son chemin existentiel il la rejoindra. C'est le souvenir de la mort qui le hante et qui provoque ses conflits intérieurs et ses troubles de conscience. L'homme a une mémoire de la mort qui remonte aux origines, à la création du monde. C'est à cause du péché originaire qu'il ne pourra jamais se soustraire à la mort. Il doit accomplir son destin fatidique. Cette conception marque une première étape dans l'approche de la problématique de la mort chez l'écrivain suisse romand. C'est l'étape de la prise de conscience de la condition de l'homme en tant que mortel, c'est la période des lamentations et des pleurs, des regrets et des cries. C'est aussi le moment de la révolte et de la haine envers la divinité qui apparaît en tant que bourreau, entité suprême qui au lieu de sauver l'être, permet son glissement vers l'obscurité. La mort sème horreur, le destin est implacable, l'être humain se retrouve seul et impuissant face à la tombée de la nuit éternelle :

« [...] je crois dans la sainte horreur universelle de la mort. Je crois dans le pire destin au monde. J'ai la preuve, heure par heure, de l'injustice, de la misère, de la faiblesse de ma

condition. Je crois dans la jalousie de Dieu, dans sa représentation sanglante et crucifiée. Je crois que la femme que j'aime sera un immonde tas de boue dans trente ans. Je crois que mon crâne gluant suintera. C'est bien fait. Puisque je suis un salaud, une créature fantomatique entre deux hontes, un maudit de génération en génération. » (Chessex, 1971, 217)

Après cette prise de conscience de la condition humaine, le mortel commence à s'habituer à l'idée que sa mort est inévitable. Une fois acceptée cette idée, il se met à chercher le sens caché de ce phénomène, à en trouver une explication et à déceler les conséquences qui en découlent. Une seconde étape dans la conception de Chessex concernant la mort est représentée par une attitude plus conciliante vis-à-vis du passage vers le non-être : « La mort ne doit être ni futile ni grandiloquente. Elle doit être dédramatisée » (Chessex, 2001, 55) C'est celle-ci la conclusion à laquelle arrive l'écrivain après avoir essayé d'attribuer à la mort plusieurs significations. Tout en avouant que la mort représente la colonne vertébrale de tout ce qui a pu constituer son écriture, (Chessex, 2001, 50) l'écrivain explique le fait que le sentiment de révolte qu'il éprouve à l'égard de la mort ne le concerne pas. Ce n'est pas sa mort qu'il craint c'est la douleur provoquée par la mort, par la perte des êtres aimés aux autres, à ceux qui demeurent vivants. C'est l'étape de la résignation totale :

« Je ne vais pas me révolter contre l'inéluctable. Je pense qu'il faut avoir l'humour d'accepter son destin mortel avec une espèce de sourire de sagesse et de lumière, avec peut-être aussi le sentiment que c'est bien ainsi. » (Chessex, 2001, 56)

On passe donc d'une attitude de révolte à l'acceptation de la mort et on va jusqu'à l'attendre naturellement, comme une conséquence inévitable de l'existence qui a été donnée à l'homme. Une fois accepté, le destin n'est plus un ogre. L'approche de la mort n'est plus un événement à attendre le cœur lourd mais un apaisement, l'entrée dans un univers paisible qui constitue la libération de l'homme des limites imposées par l'existence. La dernière étape de la perception de la mort est celle où l'écrivain envisage l'existence d'une beauté dans la mort, « une double beauté plastique et métaphysique » (Chessex, 2001, 58), en arrivant à parler d'une lumière qui entoure le noir associé d'habitude à la mort.

En ce qui concerne l'imagination de la mort, l'écrivain parle de l'impuissance qu'il éprouve à imaginer sa propre mort : « Je n'imagine pas ma mort. Je ne peux pas l'imager. Je n'ai jamais trouvé de personnification, encore moins de métaphore. » (Chessex, 2001, 56) Cependant il y a plusieurs passages dans ses livres qui illustrent toute une imagerie de la mort, caractérisée par des nuances baroques, dures, vivement mises en valeur par des descriptions suggestives. Dans *Carabas* par exemple, le narrateur a l'impression que l'image de la mort le poursuit partout :

« Je vais au café : une assemblée de squelettes bruyants avale des apéritifs aux petites tables. Je marche dans la rue ? Des fantômes, des écorchés, des scarifiés musent et gambadent aux étalages. Je regarde les filles ? La pourriture gagne sous le fard. Maquillage ! Nylon ! Fourrure ! » (Chessex, 1971, 215)

Dans *L'Imparfait*, après avoir raconté la mort d'un petit enfant, André, l'auteur avoue associer l'image de la mort à une masse à la fois grise et lumineuse, qui ne pouvait et ne

peut pas être touchée mais qui est cependant robuste et dont la lumière qui éclaire les paysages a des reflets maladifs :

« L'image de la mort, vue de loin, c'était une masse, un volume gris et noirâtre, lumineux, impalpable et pourtant robuste, qui luisait à mi-hauteur de l'air et qui éclairait les collines, les prairies, les chemins, d'un reflet maladif et cuivré. Une vision qui ne s'explique pas. Je sais qu'elle est absurde, mais telle elle demeure, parfois s'égare, revient la même. » (Chessex, 1996, 117)

Chessex va encore plus loin, au delà de cette imagerie de la mort et avoue que lui-même a tenté plusieurs fois de s'imaginer déjà mort. Cet exercice n'est pas dans sa vision, un événement triste dans l'existence d'un homme, mais tout au contraire constitue une sorte de victoire face à la peur devant la mort, une victoire face à soi-même, une preuve qu'en tant qu'individu on réussit à vaincre nos craintes liées à ce phénomène. La mort devient par l'intermédiaire de cet exercice auquel l'auteur même se soumet fréquemment, une réalité acceptée dont on n'a plus peur, car on est déjà mort mentalement :

« Je n'ai plus crainte de souffrir, de me tromper ou de mourir. J'ai déjà atteint le terme de toute vie et je ne suis pas mort, ni physiquement, ni moralement. Mais comme je sais que je dois mourir dans peu de temps, je travaille à me considérer comme déjà mort, et je n'ai plus rien à perdre. » (Chessex, 2005, 67)

Etre déjà mort signifie dans la conception de l'écrivain suisse romand se libérer de toute contrainte existentielle, entrer dans le vide, devenir absence, et par là ne plus être retenu par rien, rompre avec le monde, rompre avec les rapports qui lient un individu aux autres. L'idée centrale de la conception de Chessex à l'égard de la problématique de la mort et du rapport entre vie et mort tourne autour de l'idée selon laquelle l'existence humaine est plongée dans l'Imparfait. Cette imperfection remonte aux origines et représente la conséquence directe du péché originnaire. C'est Adam qui en est le responsable, mais sa culpabilité a été voulue par Dieu. C'est Dieu qui a fait d'Adam un homme. C'est toujours Dieu qui, en permettant la faute d'Adam, a choisi de jeter l'être humain dans les bras de la mort : « Je suis imparfait, donc mortel, j'en appelle à l'Autre et je blasphème. » (Chessex, 2005, 62) Toute sa vie l'homme demeure imparfait, il vit dans l'Imparfait, il respire l'Imparfait, toutes ses actions sont vouées à être imparfaites. C'est une sorte de maladie existentielle dont l'être souffre jusqu'à sa mort lorsqu'il réussit à sortir de cet univers imparfait qu'on lui a donné et qui ne lui permet pas de connaître la sainteté. C'est seulement avec la mort qu'il arrive à rejoindre les saints. La mort c'est l'unique possibilité d'une communion avec ceux-ci. Dans *Le Désir de Dieu* l'écrivain explique le fait qu'un être lors de son vivant se trouve inscrit dans un temps mesurable et que c'est à peine à sa mort qu'il entre dans *le temps sans temps* où il pourra rejoindre les saints dans une lumière intemporelle. (Chessex, 2005, 61) Si dans *De l'encre et du papier* l'écrivain affirmait ne pas croire à la faute et à l'au-delà car « il n'y aura pas de résurrection » (Chessex, 2001, 59) dans *Le Désir de Dieu*, il parle de l'existence d'un au-delà et des saints. Le temps est ce qui approche l'homme de la mort, l'amour est ce qui le lie à l'être et la mort est « plus rien de ce monde », l'entrée dans l'au-delà. (Chessex, 2005, 61) La mort est donc la sortie de l'homme de l'imperfection où il vit, c'est le dépouillement de l'univers terrestre, l'abandon du sentiment d'inutilité de toute action. En s'exerçant à être mort, en s'imaginant déjà mort,

l'écrivain avoue se sentir libre, vivre dans un présent perpétuel qui représente la négation de l'Imparfait auquel il est voué dans son existence quotidienne :

« Je suis déjà mort, donc je suis libre. Je suis vivant et déjà mort, je n'ai pas de crainte pour le présent ou pour l'avenir puisque je suis mort, je n'ai ni peur ni reproche puisque je suis mort. De cet état je tire une grande satisfaction, à l'instant que je vis maintenant dans une sorte de présent perpétuel, cadeau sublime, et dont je vis l'intensité comme une négation de l'imparfait auquel j'étais voué dans mon autre vie. » (Chessex, 2005, 70)

Le long de son existence l'homme vit avec la nostalgie du parfait, ayant la conscience aiguë de l'imparfait où il est jeté. En vieillissant il se rapproche de la mort et de l'absolu qui n'est pas à trouver dans ce monde, mais dans l'au-delà. Le *déjà mort* devient chez Jacques Chessex une étape précédant la mort effective. Si le péché originnaire est la source de la finitude de l'existence humaine, sortir de cette finitude signifie entrer dans le *déjà mort*, se préparer pour entrer dans la mort : « Le péché originel c'est être mortel, c'est être *fini*. Vivre sans péché, c'est sortir de la finitude en entrant dans le *déjà mort*. (Chessex, 2005, 72) Dans la conception de l'écrivain c'est l'existence qui instaure la temporalité mesurable, c'est la faute originnaire qui signe l'acte de naissance de l'imperfection de l'être, de l'interrompu, du fragmentaire, du « destructible seconde par seconde » (Chessex, 2005, 247) Avant sa naissance l'être vivait dans une durée intemporelle, vide, dans le non-être, dans l'infini. Après sa naissance il commence à vivre dans autre durée, celle de l'existence terrestre, de la temporalité chronologique, de l'être, du fini. Chessex pense qu'il est « devenu vivant *par défaut* » et qu'il a appris, comme tout autre individu qui se trouve dans la même situation, à se contenter du fragment, à se résigner avec cette existence que Dieu lui a imposée et qu'il ne lui reste rien d'autre à faire que d'attendre la mort afin de pouvoir retrouver « l'entier perdu ». (Chessex, 2005, 248)

En ce qui concerne la problématique de la mort dans la vision de ses personnages, celle-ci est strictement liée au suicide, qui représente un thème récurrent dans tous les écrits de Jacques Chessex. La plupart des personnages chessexiens choisissent de se suicider à la fin d'une existence qui ne leur apporte que du malheur. Jean Calmet, protagoniste du roman *L'Ogre*, se suicide à la fin, pour pouvoir ainsi échapper à l'image et au souvenir de son père qui s'est suicidé lui aussi. Après avoir vécu toute son existence dans l'impossibilité de se libérer de l'influence écrasante de celui qui a été son père, Jean Calmet comprend que seulement dans la mort il arrivera à trouver la paix libératrice. Son geste représente une preuve de sa force de caractère mais en même temps la preuve du désir inné d'échapper à l'imperfection de son existence terrestre. Le pasteur Burg de *La Confession du Pasteur Burg* se suicide à son tour après avoir vécu une histoire d'amour interdite par sa position de calviniste et après avoir perdu sa bien aimée qui est morte à cause d'un avortement. Les personnages de Jacques Chessex ont dès le début la conscience de leur solitude, la conscience de la naissance et de la mort et n'ignorent pas le fait que la cause de la souffrance d'être au monde provient de la séparation originnaire entre Dieu et l'homme qui est tombé dans le péché.

Ils ne connaissent pas la plénitude existentielle parce que leur destin est, selon les mots de l'écrivain, « de ne pas l'avoir connue ». (Bridel, 97) Tous les personnages de Chessex ressentent l'inutilité de l'existence humaine et souffrent de l'obsession d'avoir manqué leur vie, d'avoir à jamais perdu quelqu'un d'important, un père, une mère, la femme aimée. Le

suicide représente dans la vision de l'écrivain suisse romand, le seul instant où l'homme puisse avoir l'illusion qu'il est plus fort que son destin, qu'il peut le maîtriser ne serait-ce que pour quelques brèves secondes :

« Je pense que les derniers instants d'un suicide doivent être parfaits. Qu'il y a, même au plus profond du désespoir, dans l'abîme, une netteté de la vision, une acuité du regard intérieur, une mise en place de l'ordre et du désordre philosophique, une façon d'affronter, de sonder le mystère de la mort si proche. » (Jaton, 149)

Le suicide des personnages chessexiens représente une conséquence directe des blessures souffertes par ceux-ci, des blessures qui demeurent irréparables le long de leur vie et qui se ferment après la mort. Le suicide est une forme de guérison, une anticipation de la mort naturelle, une accélération de la fin inévitable. La conclusion est que « devant la mort on n'a plus à être ni jaloux, ni inquiet, il faut l'affronter lucidement, en rassemblant en soi autant de paix que possible. » (Bridel, 100) Par le suicide c'est à cette lucidité que Chessex fait allusion, c'est ce sang froid qu'il veut mettre en évidence. L'homme a le pouvoir d'être plus fort que son existence, d'en disposer à son gré, même si ce n'est que pour quelques instants. La fin du roman *L'Ogre* décrit en détail le suicide de son protagoniste, en insistant sur le fait qu'il a été conscient jusqu'à la fin du fait qu'il allait mourir, et que cette mort provoquée lui apportait un bonheur qu'il n'avait pas connu le long de son existence :

« C'est alors que son destin se joua. Tout à coup, avec une force extraordinaire qu'il concentrait sur ce seul point, il pressa sur la lame, l'enfonça dans son poignet gauche et trancha lentement l'artère radiale et la chair. [...] A sa grande surprise, le sang n'avait pas jailli. [...] Jean Calmet attendait, et maintenant ses pensées se précipitaient avec une netteté aiguë. Il ne souffrait pas. C'était une traversée, un passage où il frissonnait comme dans un creux d'ombre. » (Chessex, 1973, 232)

La problématique de la mort est étroitement liée à un autre thème fondamental qu'on retrouve dans les œuvres de Jacques Chessex, l'érotisme, représenté par l'intermédiaire de l'élément féminin. Les personnages masculins de Jacques Chessex pensent pouvoir transgresser l'imparfait de l'existence terrestre par l'intermédiaire de l'union physique, spirituelle et mentale avec la femme, fusion qui rappelle la théorie de Yin et de Yang, deux entités inséparables et qui ne peuvent exister l'une sans l'autre. Seulement à travers l'érotisme l'homme réussit à défier la vie, à défier son destin, et par là même, la mort. Le but suprême de l'individu est celui de se libérer de ses limites existentielles. L'acte sexuel représente dans la vision de l'auteur suisse romand une autre forme de libération. C'est une manière de se donner à l'autre, de s'abandonner dans l'autre, une modalité de renoncer à soi-même, de s'oublier et de vivre spirituellement et mentalement par l'intermédiaire de l'autre :

« L'érotisme suppose une disparition presque instantanée de soi-même dans l'autre, par l'autre ou avec l'autre, ou à la faveur de l'autre, que sais-je. Toujours est-il qu'à certains moments, cette disparition s'opère, et représente pour l'homme le défi de l'anéantissement. C'est peut-être ce jeu qui fascine, entre la puissance du désir et la néantisation de la cause et de l'effet, par son accomplissement. Voilà pourquoi on veut renouveler l'expérience, exercer encore ce pouvoir du désir. Parce qu'il débouche sur une forme d'appauvrissement

qui enrichit, d'enrichissement qui appauvrit, et sur la pauvreté qu'impose le néant: c'est une aventure très étrange. » (Bridel, 93)

Beaucoup de personnages chessexiens tentent de se sauver par l'intermédiaire de la femme (voir *Le Pasteur Burg*, Jonas, Jean Calmet). Les narrateurs de ses récits, essaient, eux aussi, d'échapper à la mort et à l'oubli, par le biais de l'amour charnel pour la femme, amour qui est considéré en tant qu'union suprême, moment unique où l'homme est plus fort que la mort. Le Pasteur Burg de *La Confession du Pasteur Burg* pense avoir deux modalités d'arriver à l'union sainte avec Dieu : l'une c'est l'église, l'autre c'est l'amour pour une femme. Après avoir essayé en vain de ramener sur le chemin vers Dieu les paroissiens d'un village dont on ignore le nom, le protagoniste de Chessex décide de se tourner vers l'amour terrestre. Cependant cette union lui est niée, car la fin du récit apporte la mort de Geneviève, sa bien-aimée. Son geste ultime, celui du suicide, représente une union spirituelle avec la femme aimée, les deux amoureux se rejoignant dans la mort, dans l'au-delà, pour ne jamais se séparer. Jonas, le personnage éponyme d'un récit paru en 1978, se voit fasciné par la mort et par l'érotisme. Il erre dans Fribourg et dans sa propre vie, pareil à Jonas de la Bible qui errait dans le ventre de la baleine, et tente de se débarrasser du sentiment de l'absurdité de l'existence humaine qui le rode. Le protagoniste de Chessex cherche l'Unité fondamentale de toute chose, il languit pour l'union avec la femme et avec Dieu. C'est à travers l'amour pour une femme qu'il pense retrouver Dieu. Même s'il ne croit pas à la Résurrection, il croit à la force de l'amour rédempteur entre l'homme et la femme. Ainsi s'adresse-t-il à la fin du récit à sa bien-aimée, Anne Marie : « Oui je t'aime Anne-Marie, et tu me rends à moi-même, qui me croyais privé de substance et de force » (Molla, 57) Il s'agit donc d'une renaissance grâce à l'amour terrestre, renaissance qui représente le défi du destin des mortels. Jean Calmet, vit lui aussi, beaucoup d'expériences amoureuses, l'érotisme étant pour lui une manière de se libérer des contraintes existentielles, de trouver chemin vers une autre dimension de facture métaphysique. Finalement c'est toujours la mort qui lui apportera l'apaisement et la libération, mais l'érotisme est considéré en tant qu'étape nécessaire vers cette libération ultime. Les narrateurs de *Carabas* ou de *Monsieur* par exemple, parlent du lien qui existe entre l'érotisme, la divinité et la mort, en insistant sur le fait qu'il y a une union au niveau de la perception de l'érotisme et la perception de la divinité, union qui se transpose au niveau de la conception à l'égard de la mort. Le rapport sexuel avec une femme représente le moyen par l'intermédiaire duquel, en passant par l'étape de la mort, on réussit à rejoindre Dieu et les Saints. La voix qu'on entend dans *Carabas* avoue que l'acte sexuel est le seul instant où l'homme puisse vaincre la mort :

« Voilà l'adoration et la seule prière possible : le visage est appuyé et pressé aux colonnes, les genoux l'enferment et tremblent, au centre la bouche se pose sur la bouche et la respire, la presse, la pénètre avec tendresse tandis que la caverne immémoriale reçoit tout l'être et le submerge dans la douceur sans âge et sans voix. Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que la douleur ? Toute blessure, toute tristesse sont abolies dans la paix absolue. Que peut la mort à cet instant ? » (Chessex, 1971, 147)

La liaison avec la femme est la seule possibilité de l'homme d'échapper à l'oubli, de se mettre à l'abri de la mort, car même dans l'au-delà, l'amour et la passion d'amour s'élèvent au-dessus du mal et ennoblissent l'âme :

« La passion d'amour élève et ennoblit jusque dans les pires erreurs. Elle consume le mal, elle donne raison contre tous, elle illumine le corps et le cœur. [...] Voilà mon bréviaire : c'est le féminin qui dicte et qui montre la voie. Cette merveille, et par elle l'écriture, dressée comme un chant dru contre la mort. » (Chessex, 1971, 148-149)

Parfois les associations entre l'acte sexuel et Dieu choquent par leur pouvoir descriptifs, par l'intensité des scènes et par leur étrangeté. C'est le cas d'un passage de *Monsieur*, où le narrateur associe de manière explicite le sexe oral à une manière de transgresser la mort, de se lever au-dessus de son destin de mortel, afin d'aboutir à une communion avec Dieu :

« Soudain [...], une avidité printanière envahissait mon sang et mon âme comme une soulerie, tout mon corps se sentait soulevé au moment, penché entre les cuisses écartées, où j'ouvrais avec ma bouche le sexe ainsi offert. J'y plongeais la langue, et j'entendais monter et résonner en moi le seul mot sans aucun concept que je puis prononcer au monde : Dieu. » (Chessex, 2001, 222)

La problématique de la mort chez Jacques Chessex tourne donc autour de trois pôles : le suicide vu comme une modalité d'anticipation de la vie après la mort, comme un moyen de défier le destin de l'être humain qui le mène vers la fin ; l'érotisme considérée en tant que manière d'approcher la divinité, une sorte de libération et d'union avec l'autre, une élévation au-dessus de l'existence terrestre, une étape intermédiaire entre la mort et l'au-delà qui a le rôle de détacher l'esprit de l'être de toutes limites existentielles ; Dieu, vu comme entité suprême, que l'être humain retrouve après la mort et vers laquelle il tend toute sa vie, même si parfois de façon inconsciente. La vie n'est qu'une longue et lente préparation pour la mort. « Se voir vivre, c'est se voir mourir. » (Jaton, 145) L'homme est conscient de son destin en tant que mortel. Même s'il se révolte, par endroits, il arrive à se résigner et à chercher des modalités de transcender non seulement l'existence terrestre mais aussi la mort. Dans la vision de l'écrivain suisse romand la vie est une série de « petites morts et brèves renaissances » (Jaton, 151) jusqu'au dernier instant, celui de la vraie mort, où le corps se détache de l'âme et l'esprit se dépouille du corps pour transgresser l'existence terrestre et aller se situer dans l'au-delà. Si la vie est une étape intermédiaire entre la naissance et la mort, la mort est le passage de la vie à l'au-delà, le passage vers la divinité et vers les retrouvailles avec les structures profondes et intimes de l'être, que l'homme a abandonnées lors de sa naissance.

« Il y a moins de mort lorsqu'il y a plus d'art ». (Bridel, 194) Celle-ci est la conclusion de l'écrivain suisse romand. Jacques Chessex pense que le seul refuge face à la mort c'est l'écriture, l'art, ce qu'on réunit sous le syntagme *laisser des traces*. Il y a quelque chose qu'on gagne parmi tout ce qu'on perd, pense l'écrivain. On perd la vie, en vieillissant et en nous approchant de la mort, mais on gagne l'éternité par l'intermédiaire de nos survivants à qui on offre le droit et la possibilité de vivre moins mal, « de vivre la vie à laquelle ils ont droit ». (Bridel, 193) Si la mort est inévitable, l'oubli peut être empêché par le chef-d'œuvre :

La problématique de la mort dans l'oeuvre de Jacques Chessex

« Il y a une perfusion de l'éternité par le chef-d'œuvre, par les sommets ou brûle cette flamme altière qu'on trouve dans une peinture, une œuvre, un poème, un essai. Participer à ces feux-là c'est mourir moins, et c'est en même temps faire que les autres meurent moins. »
(Bridel, 194)

Pour Chessex, la mort n'est que physique car, en réalité, l'être vit à jamais, même si réduit à son âme.

Remerciements

L'auteur remercie le Programme Opérationnel Sectoriel pour le Développement des Ressources Humaines (projet : Études doctorales : portail vers une carrière d'excellence dans la recherche et la société de la connaissance), code contrat : POSDRU/88/1.5/S/47646

Universitatea Alexandru Ioan Cuza, Iași, Romania

References

Œuvres de Jacques Chessex

Chessex, Jacques, *Carabas*, Lausanne, Cahiers de la Renaissance Vaudoise, 1971.
Chessex, Jacques, *De l'encre et du papier*, Lausanne, La Bibliothèque des Arts, 2001
Chessex, Jacques, *Jonas*, Paris, Grasset, 1978
Chessex, Jacques, *Le Désir de Dieu*, Paris, Grasset&Fasquelle, 2005
Chessex, Jacques, *L'Imparfait*, Yvonand, Bernard Campiche Editeur, 1996
Chessex, Jacques, *L'Ogre*, Paris, Bernard Grasset, 1973.
Chessex, Jacques, *Monsieur*, Paris, Grasset, 2001.

Œuvres critiques

Bridel, Geneviève, *Jacques Chessex. Transcendance et transgression*, Lausanne, La Bibliothèque des Arts, 2002.
Eliade, Mircea, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Folio Essais, 2001
Francillon, Roger, « *Ecriture du corps et érotisme* » in *Histoire de la littérature en Suisse Romande*, tome 4, Lausanne, Editions Payot, 1999.
Jaton, Anne Marie, *Jacques Chessex. La lumière de l'obscur*, Genève, Editions Zoé, 2001.
Molla, Serge, *Jacques Chessex et la Bible. Parcours à l'orée des Ecritures*, Genève, Labor et Fides, 2002